Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 15

Artikel: Lausanne, 9 avril 1870
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180819

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Huitième année. N° 15. Samedi 9 Avril 1870.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 9 avril 1870.

La population de Lausanne se trouvait, il y a quelques jours, sous une pénible impression. On savait que quatre enfants s'étaient embarqués à Ouchy pour faire une promenade sur le lac, et, le lendemain, personne n'avait de nouvelles de nos petits aventuriers dont les parents, sans cesse à leur recherche, venaient de passer la nuit dans d'affreuses inquiétudes.

Ces enfants avaient-ils trouvé la mort dans les flots?... le vent les avait-il poussés sur l'autre rive?... qu'étaient-ils devenus?... telles sont les questions que chacun se posait.

Le dimanche 23 mars, on les avait vu gambader sur le port d'Ouchy. Un vent du nord âpre et froid tempérait désagréablement les rayons du soleil et enlevait presque tout son charme à cette journée de printemps. Mais pour des gamins pleins de santé, à l'imagination brûlante, aux idées aventureuses, le temps était assez beau. Ils n'avaient tous qu'un même désir, celui d'aller se bercer au gré des vagues, dont les franges argentées brillaient si gaiement à leurs yeux.

Une péniche était à deux pas, qui semblait les attendre, et dont le nom leur plaisait tout particulièrement : c'était *la Courageuse*.

L'aîné avait quatorze ans, le plus jeune onze. A cet âge, quand vient l'idée de se divertir, de prendre de joyeux ébats, on ne discute pas longtemps. A peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées que déjà la péniche sortait du port, montée par nos quatre petits compagnons de plaisir.

Mais le vent, qui leur avait paru faible à Ouchy, se fit sentir avec vigueur dès qu'ils prirent le large. Les vagues emportèrent bientôt en plein lac leur frêle embarcation. Nos petits rameurs firent des prodiges d'énergie pour regagner le rivage : tous leurs efforts furent inutiles; plus ils avançaient, plus le lac devenait courroucé, profond, verdâtre, impassible.

Une indicible angoisse s'empara alors de ces pauvres enfants, qui s'efforçaient de maintenir leur péniche dans la direction du vent, afin de ne pas être pris de flanc. Le plus jeune dit à son voisin qui tenait la rame : « Laisse, c'est inutile, nous sommes perdus! »

Epuisés de fatigue, découragés, saisis d'effroi à la vue du danger, les deux aînés pleurèrent. Ils n'abandonnèrent cependant pas les rames, et, poussés de vague en vague, trempés jusqu'aux os, tremblotant de froid, leurs regards cherchaient avec anxiété la rive opposée.

Les deux petits s'étaient couchés dans le fond du bateau pour ne point voir l'horreur du tableau. La voix des vagues les effrayait, leurs contorsions menaçantes leur donnaient le frisson.

Ils s'étaient embarqués à deux heures de l'après-midi et à la nuit tombante leur angoisse durait encore...

Tout à coup, l'un d'entr'eux ouvrant les bras comme pour se jeter au cou d'un ami qu'on revoit après une longue absence, s'écria avec un accent que la plume ne peut décrire : « Des arbres, des maisons, voyez!... »

Son regard s'éclaira de joie ; tous se serrèrent la main avec effusion; deux d'entr'eux s'embrassèrent.

Un violent coup de vent les poussa sur la grève, où le bateau s'enfonça dans le sable, à quelque distance de Ripaille.

Tous sautèrent du bateau, comme les petits de la caille sortent du nid à l'approche du faucheur. Ils restèrent un moment silencieux, émus, étonnés de vivre encore et se regardant les uns les autres.

Après avoir fait quelques pas, ils se retournèrent vers le lac, avec lequel ils venaient de soutenir une si terrible lutte, comme pour s'assurer encore une fois qu'ils le laissaient bien derrière eux, et que l'ennemi était réellement vaincu.

Un brave paysan recueillit nos petits navigateurs, les hébergea, leur fit manger la soupe au fromage, sécha leurs vêtements et les fourra sous de chauds duvets où ils ne tardèrent pas à s'endormir, heureux d'être encore de ce monde de misères et de déceptions.

A leur réveil, la nature leur parut souriante et belle, le soleil plus radieux, le chant des oiseaux plus gai. Il leur semblait retrouver des jouissances dont ils étaient depuis longtemps privés, tant la journée précédente leur avait été longue d'angoisse et de désespoir.

Levés de bonne heure, ils attendaient qu'on vînt les chercher et contemplaient avec amour la rive vaudoise.

Un petit vapeur, le *Bayard*, parti à leur recherche, côtoyait le lac, tandis que leurs parents suivaient avec anxiété le chemin qui conduit d'Evian à

Thonon, interrogeant toutes les personnes qu'ils rencontraient.

Les voilà! s'écrièrent-ils tout à coup. Et leurs enfants de se précipiter dans leurs bras. Ce fut là une scène des plus touchantes. On resta muet; rien ne parla que le cœur; dans cette heureuse rencontre, il n'y eut de place que pour les baisers et les étreintes; la bouche fut incapable de prononcer aucune réprimande.

Les hommes du *Bayard* avaient pris à leur départ un drapeau rouge et un drapeau noir. Quand il rentra à Ouchy, où plusieurs centaines de personnes attendaient sur le port, le drapeau rouge qui flottait au vent fut salué par de vives acclamations.

Nos petits navigateurs défilèrent entre deux haies de curieux avides de les voir et de les entendre raconter leur aventure.

Espérons que la leçon sera profitable.

L. M.

Le passage du Pont.

Des Lausannois partageons l'allégresse;
On veut ouvrir le passage du Pont;
L'Edilité prodigue sa richesse
Et veut donner de l'air à maint poumon.
Gibier, poissons, fromages,
Ornez d'autres parages.
Pour assurer le bonheur des humains,
Entr'eux il faut aplanir les chemins.

Mais, dira-t-on, ces vieilles galeries
Ont fait jadis l'ornement du quartier;
Ces bancs poudreux, ces arcades noircies
Servent d'hôtel aux pauvres ouvriers.
O *cercle économique!*
Injuste est ta critique.
Pour procurer le grand jour aux humains
A ciel ouvert, construisez les chemins.

Continuez cette œuvre bienfaisante,
La faculté vous donne ce conseil;
Démolissez cette masse croulante,
Ses fondements ont besoin de soleil.
Dès la Panotterie
Jusqu'à la Tannerie *,
Pour concourir au bonheur des voisins
Il faut encor rélargir les chemins.

Qui va payer ce gigantesque ouvrage?
La caisse, enfin, ne regorge pas d'or.
Le signaler, c'est déjà du courage.
Qu'un bon génie ici fasse un effort :
Par sa main bienfaisante,
La ville florissante,
Pour assurer le bonheur des humains,
Leur ouvrira de plus larges chemins.

Lausanne, 1er avril 1870.

P. Nicollerat.

* Chez M. Mercier.

C'était le 4 avril de l'an de grâce 1870.

La cloche fendue de St-Laurent venait de sonner neuf heures du matin. Tous les habitants du quartier vaquaient à leurs affaires ; l'enclume résonnait dans les ateliers du Grand-St-Jean; les épiciers de la place déroulaient leurs tentes de magasin au soleil du printemps, les cuisinières jasaient en lavant leurs légumes, les pigeons de la ville roucoulaient sur les corniches du temple et les ânes des laitiers brayaient à cœur joie. Rien, dans cette partie de la ville, ne semblait annoncer quelque fâcheux incident, quelque trouble à la vie ordinaire.

Mais bientôt l'aspect changea. Le bruit de tuiles se brisant les unes contre les autres, des craquements sinistres, accompagnés de coups de marteau, se firent entendre ; un nuage de poussière s'éleva dans l'air, qui ne tarda pas à recouvrir d'un linceul grisâtre tous les objets d'alentour.

Un crime de lèse-archéologie venait de s'accomplir.

Des vandales, des hommes oubliant les lois de la civilisation, dédaignant toute science et sans respect pour les arts antiques, travaillaient à démolir un des restes les plus glorieux, un des types les plus rares de l'architecture romaine. Les moulures, les feuilles d'acanthe, les chapiteaux, les colonnes, les cintres, les statues, tout tombait en décombres dans cette œuvre sauvage et dévastatrice.

Tous les regards se tournaient vers la rue Haldimand; sur tous les fronts se peignait la tristesse.

Avec l'antiquité romaine, avec l'arc de triomphe qui fit si longtemps l'admiration des savants, s'en allaient la prospérité, le mouvement, la renommée du quartier de St-Laurent.

Oui, avant peu d'années, dans quelques mois peut-être, tous ceux qui virent ce monument, qui assistèrent à l'immense concours d'étrangers qu'il attirait dans cette partie de la ville, s'écrieront avec amertume: O municipalité! O conseil communal! O vous à qui nous avions confié l'avenir de notre chère cité, qu'avez-vous fait?... Que sont devenues ces ruines célèbres, dont nous expliquions l'origine à nos enfants, que nous montrions avec orgueil au Français, à l'Anglais, à l'Allemand, à tous ceux qui, dès les premiers beaux jours de mai, arrivent en foule sur les bords du Léman?

La réponse sera difficile à donner, et les remords seront terribles aux coupables.

Mais, puisque les magistrats sont inflexibles, puisque les architectes sont sourds à nos supplications, puisque la rage des démolitions s'empare de notre siècle, nous n'avons plus qu'à nous associer à l'appel fait l'autre jour par le correspondant de l'*Estafette* à tous les amis de l'antiquité.

« Venez, leur dirons-nous, venez contempler une dernière fois ces restes rappelant les souvenirs d'un grand peuple, ces ruines dont chaque minute emporte un précieux fragment. Venez boire une dernière fois à cette fontaine remarquable qui date de la même époque et où César se désaltéra! »

A l'heure où nous écrivons, les démolisseurs redoublent d'activité; les plus ardents, à califourchon sur le grand arc, ont déjà entamé la fameuse inscrip-